

Leçons 1 à 5

Claude Dorgeuille

L'angoisse c'est bête comme chou. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Lacan qui l'annonce comme ça dans la leçon seize du séminaire sur l'*Identification*, où il fait part déjà du thème du séminaire de l'année suivante, ce qui montre bien le lien très étroit qui existe entre les deux séminaires. Et dans cette leçon seize on y trouve également cette définition de départ concernant l'angoisse que, c'est la sensation du désir de l'Autre et la petite fable qu'il a construite que vous connaissez tous par coeur qui est une approximation, bien entendu, mais qui est la fable de la mante-religieuse pour illustrer, en somme, ce qu'il entend par cette sensation du désir de l'Autre. À la deuxième leçon qui traite d'une façon un petit peu inattendue, j'essaierai de dire pourquoi, de la question de l'enseignement, Lacan déclare que, tout enseignement doit viser un idéal de simplicité. J'ai trouvé la formule très commode, bien qu'un peu énigmatique ; il nous dit que cet idéal de simplicité est lié à quelque chose de très précis qui justement a été tout spécialement élaboré dans le séminaire sur l'identification, c'est à dire à ce qu'il appelle l'initium subjectif, qui est constitué comme vous le savez par le trait unaire, le trait unaire c'est à dire, un signifiant, rien d'autre et n'importe lequel en plus de ça. Alors, cet idéal de simplicité me fournit un alibi extraordinaire pour vous présenter d'une façon, je dirai relativement simple et un peu sommaire, ces cinq premières leçons. Je vais le faire parce que je me suis aperçu que ça n'apparaissait pas d'une façon évidente à beaucoup, à moi non plus d'ailleurs, ça

ne m'est pas apparu tout de suite ; je vais indiquer le thème de chacune de ces cinq leçons qui sont déjà indicatifs d'une certaine progression dont Lacan a le souci le plus grand dans tous ses séminaires.

La première leçon est une mise en place qui commence par une affirmation à laquelle on n'est pas assez attentif; c'est que l'angoisse est à la même place que le fantasme. Elle est donc déjà située dans un cadre qu'il a élaboré dans les années antérieures d'une façon relativement précise, et la leçon conclura sur ceci que l'angoisse c'est un affect. Que l'angoisse soit un affect va faire le thème principal de la deuxième leçon. Je reprendrai tout cela, mais quand même avec un peu plus de détails, évidemment. Ce sera le thème de la deuxième leçon, et j'en dirai plus après.

La troisième, elle, va se montrer un peu plus précise. Lacan a déjà évoqué ceci que l'angoisse se trouve en quelque sorte en suspens entre deux éléments essentiels de son élaboration doctrinale qui sont représentés sur le graphe du désir, d'une part l'étage du fantasme et d'autre part l'étage spéculaire, c'est à dire S < > a et d du côté droit pour le fantasme et le désir et $i(a)$ et $i'(a)$ pour l'étage spéculaire.

La quatrième leçon va traiter de la question de la perte de l'objet et elle sera l'occasion de rectifications qui semblent au premier abord subtiles, qui sont en réalité absolument capitales, puisque pour ceux qui ont lu un peu attentivement le séminaire, la position de Lacan sera là, comme sur un certain nombre de points, sans pour autant être contradictoire, quand même différente de celle de Freud puisque, dans Freud, l'angoisse serait liée à la perte de l'objet, et dans Lacan, au contraire, ça n'est pas à la perte de l'objet mais à cette imminence méconnue de l'objet qu'il appelle petit a .

Quant à la cinquième leçon elle sera consacrée là encore, à préciser un peu plus la place de l'angoisse au regard des termes qui sont tout à fait fondamentaux dans l'élaboration lacanienne ce qui justifie qu'ils ne puissent rigoureusement pas être confondus,

à savoir : la jouissance, d'une part, l'angoisse en second et le désir. On peut les étager de cette façon là.

Nous allons comprendre ce qui me semble être dans chaque leçon le point important, en laissant dans l'ombre un certain nombre de choses, ça sera des oublis intentionnels, d'autres ne sont pas forcément intentionnels, ça vous donnera l'occasion comme ça d'argumenter et l'occasion de discuter.

La première leçon donc entre brutalement dans le sujet par cette affirmation que l'angoisse est à la place du fantasme. À la place du fantasme si on fait un petit peu attention, ça implique dans un rapport très particulier avec ce que Lacan appelle l'objet petit a . Il y rappelle cette définition qu'il a déjà donnée quelques mois auparavant dans l'identification, à savoir, que l'angoisse c'est la perception du désir de l'Autre, il y rappelle sa fable de la mante-religieuse et une de ses formules très importantes qui est qu'en effet dans ce rapport avec l'autre ce qui surgit au premier plan comme élément essentiel c'est la grande question *Che quoi? Que veut-il? Que me veut-il?*

Ça sera pour lui l'occasion d'apporter tout de suite cette précision que l'angoisse va se trouver située entre d'une part le désir et d'autre part l'identification narcissique. Et ça l'introduit dans la dialectique qui noue étroitement ces deux étages. Et ce nouage des deux étages est à mon avis un des points les plus difficiles de ce début du séminaire, dont je dirai quelques mots seulement puisqu'il sera développé dans les leçons qui vont suivre. C'est effectivement la question du rapport entre l'objet petit a et l'image spéculaire, $l(a)$.

À cette occasion, Lacan évoque deux auteurs qui sont à la fois contemporains et philosophes et par rapport auxquels il estime nécessaire de se situer, Heidegger et Sartre. Ensuite il passe à Freud, puisque, un des textes importants qui lui serviront de référence sera *Inhibition symptôme et angoisse*. Une remarque importante est faite tout de suite, c'est que les trois termes freudiens ne sont pas du même niveau. D'où l'origine en quelque

sorte du tableau qu'il va construire dans cette première leçon, qui à mon avis pose pas mal de questions, et autour duquel nous pourrions discuter. Je ne vous le rappelle pas, sauf très sommairement : un certain nombre de termes sont repartis selon deux axes de coordonnées, – l'un horizontal qu'il appelle la dimension de la difficulté dont le maximum est représenté par le terme d'inhibition avec l'exemple qu'en donne Freud, la locomotion, l'empêchement et l'embarras ; et d'autre part la dimension du mouvement avec donc l'inhibition qui est en quelque sorte à cheval sur les deux : l'émotion et l'émoi. Il y a deux cases vides dont il ne parlera que beaucoup plus tard, je laisse tomber là aussi, et il y a une remarque là qui est intéressante, c'est que son commentaire lui a permis de constater que l'angoisse n'était pas une émotion. Alors, c'est un point important parce que vous savez que dans le texte de Freud, en effet, le rapport entre les trois termes inhibition, symptôme et angoisse est extrêmement délicat dans la mesure où, en fait, ils ne sont pas séparables d'une façon rigoureuse et se superposent, la dimension de l'angoisse étant par exemple présente dans tout symptôme de façon plus ou moins évidente et l'inhibition, à la limite, pouvant être considérée, elle aussi, comme un symptôme. Tout dépend là encore du sens que l'on donne à ce terme et il y a du point de vue clinique puisque nous sommes sur un terrain descriptif, il y a évidemment une différence tout à fait considérable entre cet aspect descriptif et cette terminologie et puis la hiérarchisation, la définition extrêmement précise des trois termes que j'ai évoqués tout à l'heure –, la jouissance, l'angoisse et le désir. Lacan fait, à ce moment là, un saut, pour dire ceci, c'est que, si on essaie de situer l'angoisse dans un travail conceptuel, eh bien, c'est un affect, dit-il. C'est assez inattendu mais cela vient confirmer les embarras que nous pouvons constater concernant cette question dès le départ, c'est un affect et ça veut dire que ce n'est pas le seul. Ça veut dire que les autres termes du tableau sont effectivement, d'une certaine manière susceptibles

d'être considérés comme un affect et il y a quelques remarques très rapides à la fin de la leçon qui sont capitales, c'est que l'angoisse n'est pas l'être dans son immédiateté, le sujet brut, et d'autre part que l'affect n'est pas refoulé. Vous savez que c'est un point de discussion qui est un peu oublié actuellement mais qui était un des motifs d'hostilité aux thèses de Lacan d'un certain nombre d'analystes, cette affirmation lacanienne que seul le signifiant était refoulé et il précise bien ici que Freud dit la même chose que lui, que simplement ce qui est refoulé ce sont les signifiants et les signifiants auxquels cet affect est amarré, ce qui n'est évidemment pas du tout la même chose.

Un dernier point intéressant. Il renvoie à la *Rhétorique* d'Aristote qui, dans son livre II, traite des passions et pour ajouter ensuite que, pour nous, il s'agit du désir et non pas de quelque chose de l'ordre de la passion dans ce qui est en question ici, ce qui donne à l'angoisse toute son importance puisque le désir est au cœur même de l'expérience psychanalytique.

La deuxième leçon dont le thème est 'l'angoisse, est un affect', démarre d'une façon un peu inattendue et troublante par la question "Qu'est-ce que c'est qu'enseigner?" Évidemment, à la réflexion, on voit bien pourquoi Lacan tout de suite pose cette question. La psychanalyse déjà c'est une expérience singulière dont l'enseignement fait problème, parce qu'il s'agit en l'occurrence de savoir quoi enseigner quand on sait. Au fond, la position du sujet c'est plutôt de réticence quand il s'agit de savoir de quoi il retourne en l'occurrence.

En réalité, si on accepte que l'enseignement soit possible, on se trouve mis sur le terrain de faire comprendre quelque chose, que le sujet s'il n'est pas partie prenante à l'expérience, ne peut pas appréhender. Là nous tombons sur une question que j'ai déjà évoquée implicitement, à savoir, que, contrairement à l'idée commune que l'angoisse serait de l'ordre du vécu, ce qui à la fois faisait qu'on ne pouvait pas en dire grand chose mais

qu'en même temps on pouvait dire tout et n'importe quoi, ce dont il va s'agir pour nous ça ne va pas être la compréhension d'un vécu, mais la compréhension d'un ressort. Là aussi l'expression prend sa valeur simplement de l'opposition qui est faite avec la compréhension d'un vécu. Lacan fait remarquer que dans le texte de Freud il est question à peu près de tout sauf de l'angoisse, mais dans les textes de Lacan dans la mesure où il s'agira simplement de mettre en évidence un ressort, on pourrait dire qu'il sera question de tout, de ce qui l'entoure, mais relativement peu de l'angoisse au sens qui voudrait, que soit explicitée son essence, sa nature.

Or, ce qui va donner son sens et sa valeur à l'effort de Lacan, c'est justement de la situer par rapport à un certain nombre d'autres termes que j'ai déjà évoqués, de la distinguer de ces termes et de montrer comment elle est, ce qui sera dit non pas dans ces cinq premières leçons mais plus tard, et ce que je crois le terme qui, du point de vue pratique est le plus essentiel pour nous, plus utile, le plus immédiatement applicable, à savoir, que l'angoisse est l'indice du réel, au sens de Lacan. Pour aborder son thème, que l'angoisse est un affect, il examine trois modes possibles. Il y a trois techniques, celle du catalogue, celle de l'analogie et celle de la clé. Celle du catalogue, elle était amusante parce qu'il y oppose un auteur que les analystes ne songeaient pas à solliciter, Saint Thomas d'Aquin, pour faire remarquer que dans sa subdivision entre le concupiscible et l'irascible, Saint Thomas d'Aquin dit des choses plus intéressantes pour nous dans la mesure où il donne la primauté au concupiscible, tandis que le grand rapport de Rappaport de 1953, publié dans *l'Internationale Journal*, avère d'une façon extraordinaire son impuissance totale à dire quoi que ce soit qui ait le moindre intérêt sur cette question de l'angoisse. Quant à la technique de l'analogie, il la récuse également, ce serait celle qui distinguerait des niveaux, un niveau biologique de l'angoisse, un niveau sociologique, un niveau individuel,

pour en venir à ce qu'il appelle la méthode de la clé. Je me suis demandé pourquoi ce terme. La clé c'est ce qui ouvre tout simplement ; la clé, c'est ce qui ouvre la porte du bon côté, c'est à dire là où on va pouvoir dire quelque chose qui tienne de l'angoisse, à savoir celle à laquelle nous conduit l'expérience et il ne le dit pas d'ailleurs directement comme ça mais c'est celle qui s'appuie justement sur ceci que la psychanalyse est une expérience de parole et donc que la dimension signifiante y est prévalente. Le signifiant y est l'élément assuré auquel on peut s'accrocher, à condition effectivement de le faire d'une façon sérieuse et rigoureuse.

Et c'est là que se trouve avancée cette formule audacieuse qu'il n'y a pas d'enseignement qui ne se réfère à un idéal de simplicité avec la question pourquoi le réel serait-il simple ? Le réel est simple à cause de cet *initium* subjectif qui est le trait unaire. Cette réponse paraît simple et claire, pourtant elle fait problème et j'avoue que en ce qui me concerne je ne trouve de réponse que dans cette sorte de rêve, de fantasme qui m'est particulier, à savoir, cette attitude qui voudrait toujours réussir à faire tenir dans une formule de type mathématique l'essentiel des choses, étant entendu qu'une fois qu'on aurait cette formule, après on peut la déployer, et puis dérouler ses conséquences et ne rien perdre du réel qui est ici en jeu. Mais peut-être que vous, vous avez d'autres façons de comprendre cette chose. Il y a une petite remarque à laquelle on n'est pas assez attentif et qui est importante pour la suite des développements aussi, c'est que cet *initium* subjectif, cette introduction du trait unaire est d'avant le sujet. C'est un petit peu difficile, c'est ce que dans l'identification il appelle identification primaire, identification au signifiant. C'est effectivement cet isolement d'un signifiant qui peut être n'importe lequel, pour chacun de nous, et qui ne peut pas être compté dans l'ensemble des signifiants qui sont en jeu pour un sujet donné et qui, de ce seul fait, va se trouver en quelque sorte représenter le sujet pour tous les autres. C'est là que le

tore se constitue c'est-à-dire que les lacs qui représentent ces éléments signifiants répétitifs vont se boucler, ce qui n'est pas obligé d'ailleurs. Mais si ça se fait, vous savez alors que le sujet arrive à l'identification primaire ; le tore est constitué mais en même temps, évidemment, le tore du sujet et le tore de l'Autre. C'est dans cette dialectique particulière du tore du sujet et du tore du grand Autre que va venir s'inscrire toute l'élaboration de la deuxième partie du séminaire sur l'identification qui est reprise de façon très cursive implicitement dans celui là. Donc, premier point, cet idéal de simplicité, cet initium subjectif et cette autre affirmation que effectivement au départ, et dès le départ nous avons la présence de l'Autre. Je ne commente pas ça, c'est une affirmation répétitive chez Lacan depuis fort longtemps.

Ceci va donner lieu à l'introduction d'une discussion qui n'est pas purement formelle, mais qui donne du relief à la position de Lacan. A partir de cette formule "le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre" qui est reprise de Hegel, nous avons la démonstration de l'incompatibilité de la fonction qu'elle assume chez Hegel d'une part, chez Lacan d'autre part. Ici la réponse donnée à cette question, qui lui était d'ailleurs constamment posée, à savoir qu'il ne faisait que reprendre ce que ce philosophe avait pu dire. Elle est assez simple. Dans Hegel, nous avons affaire à l'opposition entre deux consciences et chez Lacan, l'Autre est là comme inconscience constituée. Et l'Autre, le grand, intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas.

Il n'y a donc pas de sustentation possible de mon désir qui soit pure référence à un objet. Petite remarque là aussi à laquelle on peut ne faire pas attention et qui est évidemment tout à fait capitale ; dans Hegel il y a cette médiatisation du rapport à l'objet par le désir de l'Autre, sans aucun doute, mais il y a ce rapport direct qui débouche tout simplement sur la violence, ce qui n'est pas le cas dans notre expérience et dans l'élaboration lacanienne. Il n'y a donc pas de pure référence à un objet, c'est

à dire, que nous allons avoir affaire, quel que soit notre idéal de simplicité dans cet enseignement, à un montage qui s'avérera tout de même assez compliqué. Ce qui l'amène à dire 'le désir de désir' au sens lacanien, est désir de l'Autre ouvert à une médiation. Là nous avons deux remarques qui sont très importantes, qui sont d'ailleurs délicates à comprendre et à manier. La première c'est que dans les formules dont nous pourrions discuter après, les formules algébrisées qui sont dans cette leçon ; dans les deux premières formules c'est un objet petit a qui désire. Au premier abord l'objet qui désire paraît scandaleux, scandaleux ou incompréhensible. C'est éclairé effectivement par la référence à Hegel puisque Lacan va pouvoir dire que dans Hegel le *Selbstbewusstsein* en fait, c'est un objet. En effet, c'est dans cette lutte mythique, promue par Hegel, c'est l'autre conçu comme l'objet par le biais de qui l'un des protagonistes pourra être reconnu. Alors, si on le prend comme ça, effectivement ça devient plus facilement recevable, compréhensible, en sachant toujours que, quand on comprend on est toujours exposé à se tromper. Or, c'est le point commun avec Hegel, dit Lacan, à cause de l'Inconscient nous pouvons être cet objet affecté du désir. Et le désir ici est désir en tant qu'image support de ce désir. Nous avons l'amorce de cette discussion, compliquée et difficile, du rapport, de ce qu'il appelle le nouage entre les deux étages – l'étage spéculaire et l'étage du fantasme – c'est à dire que c'est par le biais de cet étage spéculaire, c'est à dire, donc, de cette conception du moi qui est celle de Lacan, c'est-à-dire de cette identification à l'image dans le miroir, que nous pouvons comprendre.

La remise sur le chantier de l'élaboration doctrinale par Lacan à partir d'autres termes que ceux de Freud n'est pas sans conséquence. Pour Freud, dans *Analyse finie et analyse infinie*, le rôle de la castration et le penisneid, sont considérés comme indépassables, pour le sujet et pour l'opération analytique alors que justement chez Lacan, ce n'est pas l'angoisse de castration

qui constitue l'impasse dernière, elle est déjà là au niveau de la cassure imaginaire de l'image du semblable en petit a et $- \phi$. Voyez, vous avez un déplacement qui est tout à fait capital, ce qu'il appelle d'une formule très jolie puisque $- \phi$ c'est la présentification du manque, et petit a c'est ce quelque chose qui va se trouver construit par le sujet pour le combler sans pour autant y réussir totalement. Alors, oui, j'avais noté de lire ce passage parce que je le crois là aussi très important. C'est en haut de la page 56. "Ce n'est pas l'angoisse de castration qui constitue l'impasse dernière du névrosé car la forme de la castration dans sa structure imaginaire elle est déjà faite ici dans l'approche de l'image libidinalisée du semblable en petit a et $- \phi$. Elle est faite au niveau de la cassure qui se produit à quelque temps d'un certain dramatisme imaginaire, et ce qui, c'est ce qui fait l'importance des accidents de la scène qu'on appelle pour cela traumatique, il y a toute sorte de variations, d'anomalies possibles dans cette cassure imaginaire qui déjà indique quelque chose dont le matériel utilisable – pour quoi ? Pour une autre fonction qui, elle, donne son plein sens au terme de castration. Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration, la sienne donc, ce qui manque à l'Autre, grand A, c'est de faire de sa castration quelque chose de positif qui est la garantie de cette fonction de l'Autre." Je crois que ces quelques lignes sont tout à fait essentielles à noter pour ne pas faire de contre-sens dans la lecture de ce que Lacan est amené à dire et dans ce qu'il propose. Et, en fait, ce qui manque à l'Autre, ce qui assure une jouissance à ce rapport à l'univers des significations qu'est l'Autre, la castration n'est en fin de compte, que le moment d'interprétation de la castration.

Et nous venons à Freud et à *l'Unheimlich*, l'angoisse donc chez Freud, tout au moins dans les additifs à *Inhibition, symptôme et angoisse*, nous est donnée comme ayant comme principale fonction d'être signal d'un danger. Nous avons un nouveau

commentaire du texte de Freud sur l'*Unheimlichkeit*, et la place de l'angoisse c'est ça qui est *heim*, c'est à dire qui est le plus intime. Cette place c'est la reine du jeu, dit Lacan, et l'(a) devient l'image du double en nous faisant apparaître comme objet.

Mon désir, dit-il, entre dans l'Autre où il est attendu de toute éternité sous la forme de l'objet que je suis, c'est toujours cette même thèse, qu'il a expliqué d'une façon un peu plus précise à la leçon précédente, à savoir que c'est un objet petit *a* qui désire et que je peux très bien être cet objet petit *a* pour l'Autre. Les deux modes d'écriture du fantasme $\$ \langle \rangle a$ par rapport au miroir grand *A* correspondent au pervers et au névrosé. Avec la célèbre formule que le pervers, sans savoir ce qui lui arrive, se voue loyalement à la jouissance de l'Autre, mais que si nous savons quelque chose de toute cette mécanique c'est parce que le névrosé nous la révèle. Et ce petit *a* qu'il se fait être il n'en fait rien, c'est un petit *a* positif, dit-il, et il illustre cette formule du petit *a* positif par le célèbre rêve de *la belle bouchère* d'une part et également par le style de l'analyse d'Anna O, dont il dit que c'est l'appât avec lequel le sujet tient l'autre.

Le pas suivant, et là aussi c'est encore un passage capital, ce qui fait la limite du névrosé et des autres, c'est qu'il a pu faire le transport de la fonction du petit *a* dans l'Autre. La réalité qu'il y a derrière cette usage de fallace de l'objet dans le fantasme du névrosé, c'est la demande.

J'en profite pour faire une petite parenthèse pour ceux qui sont moins entraînés. Dans le discours parlé de Lacan sauf quand il prenait la peine de le préciser ce qu'il ne faisait pas toujours, lorsque le terme "autre" apparaissait, vous étiez obligés de vous poser la question de savoir si c'était le petit ou le grand. Mais il y a aussi les situations, où les questions du rapport à l'autre en général incluent à la fois le petit et le grand, d'où la difficulté de la transcription et de la lecture. Et le vrai objet du névrosé, ça a déjà été développé dans le séminaire

précédent, c'est une demande. Simplement, l'ennui c'est qu'il ne veut pas en payer le prix. En effet, il faudrait que le névrosé donne quelque chose, et éventuellement rien, je vous rappelle, là aussi, je ne sais pas trop comment la qualifier d'ailleurs cette forme, personnellement je me suis arrêté provisoirement à appelé cela une sorte de forme primitive de l'objet petit a , le rien. Donc ce rien qui serait à ranger dans les objets petit a minimal, qui serait simplement demandé au névrosé et qu'il n'accepte pas de donner puisque, dit Lacan, en fait, ça serait donner son angoisse ou tout au moins son équivalent c'est à dire, un peu de son symptôme. Une analyse commence par la mise-en-forme d'un symptôme. Plus loin nous avons un très beau commentaire sur la célèbre triade dont je ne dirai pas quel est l'auteur, frustration-agression-régression, à laquelle Lacan va donner une interprétation tout à fait différente et fort intéressante, c'est à dire que l'analyse consiste, en somme, en une répétition de demandes régressives qui vont justement aboutir à cette demande plus originelle historiquement parlant, où se module la régression comme telle.

La castration, elle, est inscrite comme rapport à la limite de ce cycle régressif de la demande, et c'est ce qui est à expliquer topologiquement, ce qui sera fait au cours du séminaire dans *Inhibition, symptôme et angoisse* donc, Freud dit que l'angoisse est la réaction-signal à la perte d'un objet et là Lacan reprend l'énumération de tous les objets cités par Freud à cette occasion. Mais l'angoisse n'est pas le signal d'un manque elle est le défaut de cet appui du manque. Et ce n'est pas la nostalgie du sein qui donne l'angoisse, c'est son imminence.

Donc, vous voyez la différence de positions, mais différences qui découlant de cette formulation devenue possible chez Lacan sans pour autant annuler celle plus grossière de Freud, grâce justement à l'élaboration de l'objet petit a , de la dimension du manque, telle qu'elle est effectuée ici.

Cette confusion, donc, est liée à la difficulté d'identifier l'objet

du désir, que nous touchons du doigt, en effet, et cet objet du désir est situé entre trois termes, ce qui va faire l'objet de la cinquième leçon, entre la jouissance de l'Autre, la demande de l'Autre et le désir de l'analyste. Alors, ce dernier terme, j'ai laissé tomber ce qu'il introduisait dès la première leçon, et qui est également quelque chose de très important qui distingue le discours analytique de tous les discours sur l'angoisse que nous pouvons lire, philosophique, sociologique ou autre. C'est que ce discours est très rigoureusement lié à l'expérience qui lui donne son support. Lacan fait valoir ceci, c'est que l'angoisse est présente dans la relation analyste-analysé dès le départ. Et il a dit cela comme ça puisque le terme d'analysant n'avait pas été promu encore à ce moment là. Il se dépêche d'ailleurs de faire remarquer à ses auditeurs que, contrairement à ce qu'ils pourraient croire, je pense que cette remarque visait la célèbre formule que nous n'entendons presque plus maintenant concernant la communication de l'inconscient, que bien sûr, l'angoisse du sujet et celle de l'analyste ce n'est pas la même. Mais que, d'une certaine manière, l'analyste, lui, ne peut pas être non plus en face de son analysé sans être affecté par cette dimension particulière, au moins à certains moments, et les exemples qu'il citera ultérieurement dans le courant du séminaire l'illustreront largement.

Donc, en fait, au point où nous en sommes du discours de Lacan, petit a et désir c'est la même chose. Ce qui nous fait commencer la cinquième leçon par cette formule, que la place du désir nous pose des problèmes en permanence. Et il évoque évidemment le scandale qu'il avait provoqué lorsqu'il avait promulgué cette formule que je croyais plus tardive "la guérison vient de surcroît" qui avait suscité une colère phénoménale chez ses auditeurs. Donc, nous avons assigné à l'angoisse la place de $-\phi$. Il rappelle là les trois termes qu'il a énoncé à la fin de la leçon précédente entre lesquels il va s'agir de la situer et il rappelle aussi effectivement que nous pouvons nous élider du texte même de l'expérience, et

ça va nous permettre une fois de plus de faire valoir l'originalité de sa position en évoquant ce que d'autres ont pu tenter d'approcher, en particulier Pavlov et ses élèves, à l'occasion des névroses expérimentales provoquées chez l'animal et où Lacan fait remarquer que même dans ces cas-là la dimension de l'autre est présente même si elle est, par principe, intentionnellement éliminée par les expérimentateurs eux-mêmes.

Et même si l'animal, lui aussi, n'en sait rien, il ajoute que nous sommes comme l'animal sur ce point, c'est à dire, que nous n'en savons rien non plus. Le *Selbstbewusstsein* que j'ai nommé le sujet-supposé-savoir est une illusion trompeuse. Et même si c'est le point origine du transfert, et c'est une source d'erreur qui affecte le sujet connaissant, il ne commence qu'avec l'entrée en jeu de l'image du corps propre. Ce qui est repris sous une forme renouvelée, à partir de quoi il va aller un petit peu plus loin puisque, en fin de compte, nous n'avons pas affaire à ce rapport direct à l'objet.

C'est ça la chose qui est capitale. Le surgissement de l'étrange fait vaciller l'assurance du sujet de la connaissance ; Lacan fait remarquer que, même sans l'analyse, les occasions d'expériences troublantes qui auraient pu alerter des gens qui réfléchissent, étaient à la portée de n'importe qui, et pour nous, donc, l'objet se constitue dans la dépendance de la reconnaissance de notre propre forme qui laisse échapper un reste. Nous sommes en accord là avec un auteur qui n'est plus beaucoup lu, qui a été pour moi un objet d'admiration ; il s'agit de Goldstein dont *La structure de l'organisme* a été publiée chez Gallimard en 1949. C'était donc un ouvrage relativement récent. Goldstein est un neurologue tout à fait remarquable, qui s'est beaucoup intéressé à l'aphasie. La fameuse réaction catastrophique qui est évoquée là, c'est un comportement de certains aphasiques qui, comme le dit très simplement et très clairement Lacan, sous l'effet d'une demande, celle d'articuler un certain nombre de choses et constatant l'impossibilité de le faire, s'effondre

en larmes ; c'est très spectaculaire. Et il rapproche cette situation donc, c'est une condition expérimentale, de la fameuse situation de détresse du sujet humain dans les premiers temps de son existence, de la fameuse *Hilflosigkeit*.

Un autre exemple est fourni par le cauchemar, Lacan a une formule simple, à savoir, que l'angoisse de cauchemar est éprouvée comme une jouissance de l'Autre et il en rapproche les formes anciennes de l'incube, du succube, et de tous ces petits êtres qui pèsent sur la poitrine du questionneur. Cet aspect clinique de l'angoisse, celui de l'oppression thoracique qui peut être extraordinairement pénible et s'éclaire de cet être questionneur ; les questions effectivement qu'il pose au sujet, c'est très évidemment la forme de l'énigme qui est en fait, dit Lacan, la forme la plus primordiale de la demande.

Ce qui nous ramène à un autre terme que nous allons donc devoir mettre à l'épreuve. Je vous rappelle ces termes qui sont donc le signifiant, l'image spéculaire et l'objet petit a , et il prend soin à cette occasion de rappeler la différence qu'il a toujours faite entre le signifiant qui représente un sujet pour tous les autres signifiants tandis que le signe désigne quelque chose pour quelqu'un et c'est utile, concernant notre rapport angoissé à l'objet perdu, là où on ne sait plus le reconnaître. En fait il n'est pas vraiment perdu, il est là, mais il est invisible, il est camouflé, il en donne deux exemples, le symptôme hystérique où l'angoisse n'apparaît que dans la mesure où le manque est méconnu, c'est à dire, ce qu'on appelle les petites hystéries et vous savez tous, c'était une remarque de la clinique classique, que ce qui sidérait les cliniciens c'est que les grandes hystéries, les grandes paraplégies hystériques, les scotomes, les aphonies, s'accompagnaient d'une absence totale d'angoisse chez le sujet, tandis que les petites hystéries en général sont justement très angoissées et deuxièmement l'obsessionnel qui, lui, recherche le signe, sous le signifiant. Lady Macbeth en est l'exemple le plus célèbre.

C'est la différence avec l'animal qui peut, lui aussi, effacer ses traces, qui peut faire des traces fausses à l'occasion, mais qui ne fait pas de trace particulière pour nous faire croire qu'elles sont fausses. Là il y a un sujet, et ce qui nourrit l'émergence du signifiant c'est que l'Autre réel ne sache pas. 'Il ne savait pas', s'enracine dans un 'il ne doit pas savoir', le signifiant révèle le sujet mais en effaçant sa trace. Donc, on a d'abord un petit a et un grand A, dans l'intervalle desquels le sujet apparaît mais comme non-su. Ça vous explique la disposition de la division subjective. L'angoisse est liée à ceci que toute demande a toujours quelque chose de leurrant par rapport au désir, et cela explique l'angoisse qu'induisent les réponses complantes, avec tout un commentaire sur la mère qui, comme dit Lacan, elle passe son temps à torcher le cul de son gosse du matin au soir et qui ne lui laisse pas un millimètre d'espace libre. Le point essentiel donc, c'est l'aspect partiel de ces objets, leur rapports avec une zone érogène séparée de tout le système fonctionnel.

